Le 11 février 1945, mythe de la politique mémorielle hongroise

Magdalena Marsovszky

Traducteur : Miklós Konrád

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/203>

DOI : 10.4000/elh.203

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2012

Pagination : 57-64

ISBN : 978-2-35698-050-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Magdalena Marsovszky, « Le 11 février 1945, mythe de la politique mémorielle hongroise », *Écrire l'histoire* [En ligne], 10 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/203> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.203>

Le 11 février 1945, mythe de la politique mémorielle hongroise

traduit du hongrois par Miklós Konrád

LA HONGRIE VIT UNE PÉRIODE d'éclosion de mythes qui accentuent la polarisation de la société et exacerbent les tendances exclusivistes. Ces mythes sont nourris en particulier par les cérémonies organisées dans tout le pays pour commémorer « le siège de Budapest », cérémonies devenues au cours de ces dix dernières années l'occasion du deuxième plus grand rassemblement néonazi d'Europe après celles qui se sont tenues en Allemagne tous les 13 février en souvenir du « Bombenholocaust » de Dresde ¹.

Ces commémorations, qui ont lieu chaque année vers le 11 février, honorent la mémoire des soldats hongrois et allemands qui ce jour-là, en 1945, tentèrent de rompre le siège établi par l'Armée rouge autour du quartier du château de Buda, ainsi que celle des civils tués lors de ces combats.

Le tout premier problème a trait à l'appellation

de ces cérémonies. L'expression « Jour de l'honneur », utilisée par les groupes dits d'extrême droite, rappelle le slogan de la Waffen-SS, « *Meine Treue heißt Ehre* » (« La fidélité est mon honneur »). Celles du « Jour de la rupture du siège », et du « Siège de Budapest » sont cependant plus fréquentes. Cette dernière expression est celle qui est employée lors des commémorations organisées, en collaboration avec le musée d'Histoire militaire, par la municipalité de Budavár, le I^{er} arrondissement de Budapest, comprenant le quartier du château. C'est également sous ce titre qu'une des chaînes de télévision du service public, le *Duna Televízió*, a diffusé en 2010 un documentaire en plusieurs parties.

Organisée en 1997 par la Ligne de front national hongrois, la première marche commémorative rassembla quelque 150 participants; en 2009, ils étaient plus de 2 000. Les cérémonies, qui se

L'original de ce texte a paru en deux parties sur le site *Galamus-Csoport* (www.galamus.hu) dans une version sans notes de bas de page. Nous remercions l'auteur de nous avoir autorisés à en publier la traduction [NDLR].

1. Voir l'article non signé « "Tag der Ehre" in Budapest », <www.hagalil.com/archiv/2010/02/24/budapest-2/>.

déroulent généralement sur la place des Héros de Budapest, attirent d'année en année un nombre croissant de participants étrangers, dont des leaders des mouvements néonazis européens, qui y prononcent des discours. Depuis 2003, l'organisateur de ces cérémonies est l'association Sang et Honneur, reconnue d'utilité publique la même année avant d'être interdite deux ans plus tard par les autorités, qui n'en continuent pas moins d'autoriser la tenue de leurs meetings. Depuis cette interdiction, la demande d'autorisation de ces commémorations est présentée auprès des autorités par une personne privée qui, le fait est notoire, n'est autre que le dirigeant de l'association Sang et Honneur. Les raisons qui amènent les autorités à se laisser bernier de la sorte et celles qui ont conduit le gouvernement socialiste en place jusqu'en 2010 à permettre à cette association qu'il avait interdite de poursuivre ses activités demeurent inconnues.

La municipalité de Budavár, le 1^{er} arrondissement de la capitale, dirigé par le Fidesz, commémore quant à elle le 11 février 1945 depuis 2005, en collaboration avec le musée d'Histoire militaire. Le nombre de participants à ces cérémonies, qui ont lieu devant la tour Magdolna du quartier du château, va également croissant, même s'il demeure encore modeste, avec environ 200 personnes chaque année.

2. Sur les particularités structurelles de l'idéologie *völkisch* hongroise, voir Magdalena Marsovszky, « Neue völkische Bewegung und Antisemitismus in Ungarn », dans Samuel Salzborn (dir.), *Minderheitenkonflikte in Europa. Fallbeispiele und Lösungsansätze*, Innsbruck/Wien/Bozen, Studien Verlag, 2006, p. 201-221. Une version abrégée peut être consultée en ligne : <<http://buecher.hagalil.com/studienverlag/marsovszky.htm>>.

Il apparaît donc clairement que cet épisode de l'histoire hongroise, outre que sa commémoration attire un nombre de sympathisants et de curieux allant largement au-delà du groupuscule marginal qui l'introduisit en 1997, a désormais trouvé sa place dans la politique mémorielle du plus grand parti politique et, ainsi, au cœur de la société hongroise. Depuis l'accession au pouvoir, en mai 2010, de la coalition dirigée par le Fidesz de Viktor Orbán, parti se disant en principe « bourgeois », mais s'avérant en réalité par essence *völkisch*², la commémoration du 11 février 1945 fait partie intégrante de la politique culturelle officielle, d'où son apparition sur les chaînes de télévision du service public.

Cette année, le parti d'extrême droite Jobbik, entré au parlement aux élections de 2010, a également tenu à célébrer dans plusieurs localités du pays le souvenir des « défenseurs héroïques » de Budapest.

Comme cette date du 11 février acquiert une place de plus en plus importante dans la politique mémorielle, il convient d'examiner ce dont il est question précisément. Je tiens à noter que mon approche n'est pas celle de l'historienne, mais de l'analyste des processus culturels ; mon objectif n'est pas de rétablir la « vérité historique », mais d'examiner la manière dont les organisateurs de

ces commémorations réinterprètent l'événement historique donné et le réactualisent au goût du jour afin de pouvoir en tirer leurs propres conclusions, c'est-à-dire leurs stratégies d'action pour l'avenir.

Depuis les élections européennes de 2009, le Fidesz a officiellement pris ses distances par rapport au parti d'extrême droite Jobbik. Il est donc intéressant d'examiner les différences dans les politiques culturelles et la politique mémorielle des deux partis. Peut-on distinguer des similitudes entre les meetings internationaux de l'association Sang et Honneur, ceux du Jobbik et les cérémonies de la municipalité du I^{er} arrondissement dirigé par le Fidesz ³ ?

Au niveau du discours, la différence la plus claire a trait à l'usage des codes antisémites : l'allusion au « pouvoir financier international », synonyme du juif oppresseur, qui revient régulièrement ces dernières années dans les harangues prononcées lors des meetings de l'association Sang et Honneur, est totalement absente des commémorations du Fidesz. Autre différence notable : les cérémonies de l'association Sang et Honneur et du Jobbik se distinguent par leur caractère résolument militaire, tandis que le Fidesz souhaite manifestement mettre l'accent sur l'aspect civil de ses cérémonies, cela même si

Ervin Galántay (cliché : Magdalena Marsovszky)

la tonalité militaire prend là aussi une place de plus en plus visible, d'une part du simple fait de la présence des soldats qui y participent et dont quelques-uns portent des uniformes d'époque prêtés par le musée d'Histoire militaire, d'autre part en raison de la présence d'Ervin Galántay, qui combattit à l'âge de quatorze ans en qualité de volontaire parmi les troupes hongroises alliées de la Waffen-SS et qui participe aux cérémonies

3. Il mérite d'être noté que la perception allemande n'établit aucune distinction. Sur le site *Altermedia*, les néonazis allemands s'enthousiasment à propos des cérémonies du I^{er} arrondissement de Budapest, ils se disent honorés par elles et expriment leur souhait d'établir leurs bases en Europe de l'Est, tandis que les antifascistes du site *Indymedia* considèrent que ces cérémonies sont tout simplement une « réunion nazie ». Cf. <http://de.altermedia.info/general/gedenkfeier-zur-erinnerung-an-die-verteidigung-budapests-vor-den-russen-170209_23171.html/print/> ; <<http://de.indymedia.org/2009/02/242219.shtml>>.

du Fidesz en arborant un casque militaire datant de la Seconde Guerre mondiale.

Au-delà de ces différences, cependant, un point idéologique commun nous semble lier ces commémorations. Quel que soit l'organisateur, tous les discours mettent en opposition les « défenseurs de la capitale » (c'est-à-dire les troupes allemandes et hongroises) et les « assiégeants » (c'est-à-dire les troupes soviétiques). Le maire Fidesz du I^{er} arrondissement de Budapest, Gábor Tamás Nagy, insiste régulièrement sur le fait qu'il rend « hommage » aux « défenseurs de la ville » et que « le respect est dû également aux soldats. Ceux qui par leur sacrifice défendirent leurs camarades et leur patrie ⁴ ».

Tout cela, pourrait-on dire, est conforme à la vérité historique – quel est donc le problème ?

Le problème est tout d'abord dans ce qui est tu : le fait que les « défenseurs de la capitale » n'étaient autres que des unités de la Waffen-SS et leurs alliés hongrois. Ce qui nous paraît encore plus problématique dans cette rhétorique, c'est bien évidemment la transformation des agresseurs en défenseurs et victimes, le rôle d'agresseur et d'ennemi étant dévolu ici à l'Armée rouge, qui combattait aux côtés des Américains, des Anglais et des Français contre l'Allemagne nazie et ses alliés. Si les souffrances des

soldats allemands et hongrois et des civils de la capitale ne font pas de doute, ni le fait qu'en l'état donné, ils étaient en situation de défense, l'image ainsi renvoyée n'en demeure pas moins fausse.

Ce procédé, que les chercheurs nomment « l'inversion des rapports entre l'agresseur et la victime ⁵ », est la recette principale des néonazis contemporains. Il n'est donc guère étonnant qu'ils apprécient ce genre de discours qui va jusqu'à transformer les agresseurs en héros. C'est ce que l'on a pu constater aux meetings de l'association Sang et Honneur, et c'est ce que s'applique à faire aujourd'hui le Jobbik, de même que le maire Gábor Tamás Nagy lorsqu'il affirme que, « par leur mort, les victimes devinrent des héros ». C'est ainsi qu'il a déclaré dans son discours de 2009 à propos des soldats hongrois combattant aux côtés des Waffen-SS :

Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre hommage. [...] Car l'hommage est dû à ce qui est saint. [...] Au sacrifice et à l'honneur. Au respect de la parole donné et à la fidélité. [...] Il est également dû aux soldats qui [...] étaient prêts à sacrifier leur vie pour sauver celle des autres. Non pour la gloire, comme les défenseurs héroïques de Sparte, mais comme eux, ils pouvaient dire : nous avons fait ce que la patrie exigeait de nous. ⁶

4. Le texte intégral du discours figure sur le site de la municipalité de Budavár : <www2.budavar.hu/index.php?node=news_print&id=521>.
5. Cf. Thomas Haury, *Antisemitismus von links. Kommunistische Ideologie, Nationalismus und Antizionismus in der frühen DDR*, Hamburg, Hamburger Edition, 2002, p. 115 et suiv. ; Klaus Holz, « Demokratischer Antisemitismus » dans *id.*, *Die Gegenwart des Antisemitismus. Islamistische, demokratische und antizionistische Judenfeindschaft*, Hamburg, Hamburger Edition, 2005, p. 54-78.
6. Le discours peut être consulté en ligne sur le site du maire du I^{er} arrondissement de Budapest : <http://nagyabortamas.fidesz.hu/index.php?id_cikk=1800>.

Le discours de Nagy pêche là aussi non seulement par ce qui est dit, mais par ce qui est passé sous silence : l'absence dans ce contexte historique de toute allusion à la Shoah s'apparente à la falsification par le déni de l'histoire. Gábor Tamás Nagy omet également de noter que si les « défenseurs de la ville » avaient capitulé avant, non seulement ils auraient épargné bien des souffrances aux civils habitant le quartier du château, mais ils auraient indirectement sauvé la vie de nombreux juifs en mettant fin un peu plus tôt à la terreur des Croix-Fléchées, les nazis hongrois, qui durant ces semaines fusillèrent par centaines les juifs sur les quais du Danube. Il est possible qu'à l'époque les soldats assiégés dans le quartier du château de Buda ne fussent pas au courant de ce qui se passait à Pest, de l'autre côté du Danube. Mais aujourd'hui, nous le savons, et nous avons l'obligation de le dire. Le silence est source de nouvelles exclusions.

Les commémorations placent l'accent sur une narration nationale où les Hongrois sont posés en victimes. Cette narration est à la source du mythe de la nation-victime, mythe qui exerce une influence considérable sur les mentalités hongroises. Le mythe de la victime n'est autre qu'un auto-apitoiement narcissique élevé au rang national : se dérober (ou dérober la nation) à toute mémoire réflexive, c'est-à-dire nier toute culpabilité personnelle (ou celle des générations précédentes), permet finalement

de se retrouver dans le rôle de la victime. Ce mythe de la victime n'est pas sans lien avec le phénomène du « pessimisme culturel » qui s'apparente dans le quotidien à une sorte de *Weltschmerz* [« lassitude du monde »] ⁷. Comme tous deux représentent une forme d'identification à la nation hongroise qui tire sa force de cohésion de la construction de l'image d'un ennemi, ils forment des éléments constitutifs des structures mentales alimentant les tendances exclusivistes. Le renversement de la relation agresseur-victime permet à ses auteurs de « reprocher » aux autres de vouloir les stigmatiser comme étant collectivement coupables. Le refus de regarder le passé en face conduit à une déformation du sens de la réalité telle qu'elle rend possible la transformation des victimes en agresseurs. Il conduit à la projection de nos angoisses sur les « autres », les « étrangers », ou leurs substituts : les « juifs », voire les « Tsiganes ». C'est ainsi que nous devenons agresseurs à notre tour. Il n'est guère étonnant que les chercheurs voient dans le renversement de la relation agresseur-victime la forme d'expression classique des exclusions ⁸.

Dans un discours prononcé le 11 février 2011, Gábor Tamás Nagy a également su trouver les coupables collectifs :

Il est temps de nous défaire de la propagande mensongère de ces cinquante et quelques dernières années, qui nous a interdit dans un premier temps de parler

7. Samuel Salzborn, « Antisemitismus und nationale Opfermythos », *Psychosozial*, n° 104, 2006, p. 125-136 ; Fritz Stern, *Kulturpessimismus als politische Gefahr. Eine Analyse nationaler Ideologie in Deutschland*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1986.

8. Voir Thomas Haury, *op. cit.*, et Klaus Holz, *art. cit.*

de nos morts pour ensuite plonger dans l'oubli, enfouir dans l'inconscient collectif le fait que, nous aussi, nous avons eu des morts. Des morts que nous n'avons pas pu pleurer, dont nous n'avons pas pu faire le deuil, pour qui nous n'avons pas pu verser de larmes. Car le respect dû aux héros et le souvenir pieux des victimes ont été réservés aux soldats libérateurs de l'Armée rouge et au peuple soviétique ; aux troupes du Deuxième front ukrainien qui se sont vu ensuite offrir des appartements dans la ville de Kecskemét ; à ceux dont la population hongroise et notamment les habitants de Buda ont dû subir les actes de pillage, de violence, de cruauté. « Ainsi va la guerre », nous disait-on. Il est temps qu'au lieu et place de la vérité des vainqueurs, nous cherchions, disions et acceptions nos propres vérités. Tout autant que les autres nations, nous avons le droit, nous aussi, au respect de nos victimes et à la mémoire.⁹

Les propos de Nagy comportent certes quelques éléments de vérité, même s'ils sont détachés du contexte de la Seconde Guerre mondiale ; mais cet amalgame irresponsable avec les décennies qui suivirent, indigne d'un homme politique de premier plan, ressemble à s'y méprendre à de l'anticommunisme primaire qui, dans le contexte hongrois, réveille en écho le stéréotype antisémite classique du « communiste juif ¹⁰ ». Notons également que la dernière phrase, selon laquelle les Hongrois « aussi », tout autant que « les autres nations », ont le droit de chérir leur mémoire et de rendre hommage à leurs victimes, est une tournure

bien connue du discours antisémite. Un homme politique allemand qui tiendrait de pareils propos serait immédiatement contraint par son parti à la démission.

Dans son discours de 2011, le maire du 1^{er} arrondissement déclarait :

L'histoire des générations qui nous ont précédés [...] est aussi notre histoire. [...] C'est l'acceptation de cette communauté de destin traversant les périodes historiques qui fait de nous une communauté, c'est la conscience de cette communauté de destin qui fait de nous des habitants de Buda, et qui fait de ceux appartenant à la magyarité une nation.

En tenant ces propos, Gábor Tamás Nagy aurait pu réaliser qu'il appelait de ce fait son auditoire à ressentir une « communauté de destin » avec les nationaux-socialistes hongrois. Certes, il insistait sur le fait que ceux qui participèrent à la tentative pour rompre le siège allèrent ainsi à l'encontre des ordres de Hitler, l'idée sous-jacente de cette remarque étant cette vue, fort répandue en Hongrie, selon laquelle l'anti-hitlérisme ou l'anti-germanisme équivalent en soi à de l'antifascisme.

Lors de la cérémonie de 2011, le discours de Nagy a été suivi par celui de Zsolt Lányi, ancien président de la commission de la Défense du parlement hongrois et président de l'Amicale des Premier et Second bataillons d'assaut universi-

9. <www2.budavar.hu/index.php?node=news_print&id=521>.

10. Wolfgang Benz, « Antisemitismus : Zum Verhältnis von Ideologie und Gewalt », dans Samuel Salzborn (dir.), *Antisemitismus. Geschichte und Gegenwart*, Giessen, Netzwerk für politische Bildung, Kultur und Kommunikation, 2004, p. 33-50 ; Andre Gerriets, *The Myth of Jewish Communism. A Historical Interpretation*, Bruxelles, Peter Lang, 2009.

À gauche du soldat : le « vétéran » Zsolt Lányi. À droite : le maire Gábor Tamás Nagy. (cliché : Magdalena Marsovszky)

taires royaux hongrois : « En décembre, puis en janvier 1945, confessait-il, j'espérais encore que les Allemands allaient libérer Budapest. Hélas, cela ne s'est pas produit. [...] Quoi qu'il en soit, j'en suis fier et je continue d'affirmer que si la même chose venait à se reproduire, nous devrions agir de nouveau comme nous l'avons fait ¹¹. »

D'évidence, les convictions de cet homme fort âgé qu'est Zsolt Lányi ne changeront plus. L'homme politique qui se tenait à ses côtés aurait cependant dû savoir que de telles affirmations contribuent à la radicalisation des jeunes générations. Mais Lányi tombe à point pour le Fidesz en nourrissant l'aversion du parti contre les élites intellectuelles et universitaires, cependant que ses propos alimentent le stéréotype antisémite des

« intellectuels libéraux cosmopolites ». Comme le déclare Lányi dans son discours :

Il est facile de se montrer intelligent après coup. Il est facile pour les historiens confortablement installés dans leurs instituts de recherche douillets d'écrire notre histoire. [...] Il est facile de nous condamner, [...] de dire que nous avons servi l'Allemagne fasciste, le nazisme. Ce n'est pas vrai. Nous étions des Hongrois, nous défendions le peuple hongrois.

Et d'oublier naturellement de mentionner que les juifs tués dans la Shoah, abattus sur les quais du Danube, étaient également des Hongrois, ce qui est une manière implicite de les exclure. Lányi incarne le prototype de la personne angoissée qui se vit comme victime. Ses peurs, de son point de vue, sont réellement motivées, il a véritablement le sen-

11. Propos notés par l'auteure.

timent qu'il fut jadis – et qu'il demeure – contraint à l'autodéfense, ce qui le motive à poursuivre ses attaques. L'autodéfense ressentie comme légitime motive cette force et cette propension au sacrifice de soi qui, face à ceux qui sont perçus comme ennemis, débouche sur l'agressivité.

À peu de chose près, il est possible de souscrire aux propos tenus par Gábor Tamás Nagy en conclusion de son discours de 2009 :

Pourquoi est-il important que nous nous soyons réunis ici aujourd'hui ? Pour que nous puissions vivre et ressentir le deuil, la douleur. Plus nous vivons profondément la catharsis de la mémoire, plus nous vivrons notre avenir avec responsabilité. [...] La force de la mémoire et du respect enserre, comme dans un cerceau, cette alliance constituée par la relation liant non seulement les vivants, mais aussi ceux qui sont morts et ceux qui ne sont pas encore nés. Sans ce respect, il n'y a pas d'héritage. Sans héritage, il n'y a pas de nation.¹²

Le souvenir et la mémoire ne mènent cependant à une catharsis bienfaisante, à l'entente et à la paix intérieure, que si cette mémoire est réflexive. Sinon, elle demeure potentiellement source de nouvelles haines. De même que l'héritage historique ne renforce la démocratie que s'il est un héritage non pas descriptif, mais réflexif et critique.

La politique mémorielle réflexive constitue un élément important du travail (souvent admi-

ré) entrepris par les Allemands sur leur passé, et cette politique, cela va sans dire, n'aurait pu être menée sans la volonté déterminée de ceux qui détiennent les rênes du pouvoir. En s'agenouillant en 1970 devant le monument érigé à la mémoire du soulèvement du ghetto de Varsovie, le chancelier social-démocrate Willy Brandt a fait le premier pas sur ce chemin long et pénible. L'étape suivante a été franchie quinze ans plus tard par le président chrétien-démocrate de la République fédérale d'Allemagne, Richard von Weizsäcker, lorsqu'il déclara – et cette idée essentielle résumait tout – que la capitulation allemande de 1945 fut une libération. Le premier homme d'État hongrois à prendre clairement position contre l'exclusion a été l'ancien Premier ministre Ferenc Gyurcsány ; le premier qui, lors de l'enterrement à Tatárszentgyörgy, en 2009, de ce père tzigane et de son fils assassinés par des racistes, demanda pardon au nom de la nation à la famille des victimes, fut l'ancien député et pasteur méthodiste Gábor Iványi. Il existe donc en Hongrie une volonté politique d'œuvrer dans le sens d'une mémoire réflexive, volonté aujourd'hui reléguée au second plan, mais sur laquelle il serait possible de fonder un avenir commun.

12. <http://nagygabortamas.fidesz.hu/index.php?id_cikk=1800>.